

DOSTOYEVSKI ET UNAMUNO

Dans le numéro XX des présents *Cuadernos* (1970) on pouvait lire un article intitulé: *Dos mártires de la fe, según Dostoyevski y Unamuno*. L'auteur, Gustavo J. Godoy, y établissait un parallèle entre Dostoyevski et Unamuno, entre le Cardinal dans *Les frères Karamazov* et le prêtre dans *San Manuel Bueno, mártir*. A la suite de quoi, il affirmait:

Tanto el Cardenal Gran Inquisidor como el párroco Manuel Bueno sufren las mismas dudas metafísicas (p. 39).

A notre avis, c'est voler trop haut! Une telle affirmation ne peut être que partielle si l'on examine le contexte de ces "doutes métaphysiques". C'est faire fi des circonstances historiques qui entourent chacun des deux personnages. Circonstances de deux auteurs d'hémisphère distinct, tant culturel que géographique.

Notre tâche consistera donc à étudier le sens de la légende du Grand Inquisiteur dans l'oeuvre de Dostoyevski et dans sa vie. Puis, don Manuel rencontrera le Cardinal! Alors seulement nous serons à même de découvrir la divergence des positions de chacun des deux prêtres.

a) Utilisant la terminologie unamunienne pour décrire don Manuel, on peut déclarer que le curé n'est pas ce qu'il voudrait être, et qu'il est ce qu'il n'est pas.

Su vida era un constante suplicio, suplicio que nació de que la duda era compañera de su vida (cité par Godoy, p. 38).

En dépit de ce supplice, don Manuel prêche, confesse, assiste les mourants, Mais au nom de quoi, un homme peut-il vivre pareil mensonge? Le bon curé vit ce "mensonge" en vertu de son amour pour le peuple de Valverde de Lucerna! San Manuel et son peuple sont unis par des liens qui rappellent les liens des époux unamuniens: San Manuel "fait" son peuple et son peuple le "fait". C'est par amour pour ses fidèles que San Manuel refuse d'écouter la voix de sa conscience qui dénonce son comportement: menteur; hypocrite! Il veut son peuple heureux, aussi se comporte-t-il comme s'il croyait. S'il avouait ses doutes, son athéisme, alors ce peuple éprouverait les mêmes doutes, les mêmes tourments que celui-là même qui a charge de le guider. Le curé refuse un tel partage des tourments. Mensonge?

En vertu des lois de la logique, de la vérité objective, une telle attitude est considérée comme hypocrite. Mais pourquoi le curé s'embarasserait-il de la logique? Pourquoi?

Et quand Lázaro, le frère de la narratrice, se convertira, San Manuel le convaincra de la supériorité de l'amour sur la vérité objective. La morale est alors dépassée, la morale avec ses calculs étroits et mesquins. Nous entrons dans l'univers de l'amour inconditionnel; de l'amour régi par les règles du coeur seul. Si Dieu existe, Lui seul est habilité à lire ce qui y est inscrit. Amour immoral? Amour coupable? Non! Amour tout simplement.

Amour insensé? Oui, et c'est ce qui sauve le curé aux yeux d'Unamuno et du lecteur aussi. Car il est intéressant de noter que le lecteur, s'il refuse pour lui-même une telle duperie, ne la condamne pas pour autant chez le curé du roman. Précisément parce que la sincérité du prêtre ne peut jamais être mise en doute. Le lecteur vient donc près de se poser la question: "et la franchise, qu'eut-elle donc apporté?". Et si don Manuel trouve grâce devant le lecteur, c'est qu'il a d'abord trouvé grâce devant Unamuno lui-même. A cause de sa bonté. Qu'on se rappelle les conseils du curé à Angel dans *La esfinge* (III, 3), et les dernières paroles du père dans le conte *El abejorro*! Qu'on se rappelle l'exigence terrible du *Diario íntimo*:

No basta hacer el bien, hay que ser bueno (*O.C.*, IX, p. 821).

Et don Manuel est bon:

Dijo el malvado en su corazón: no hay Dios. Y así es en verdad. Porque un justo puede decirse en su cabeza: "¡Dios no existe!" Pero en el corazón sólo puede decirselo el malvado (*Del sentimiento...*, cap. 8).

Et c'est parce qu'il est bon, que don Manuel compâtit à la souffrance des autres, se rappelant alors sa propre douleur:

Al oírle un grito de dolor a mi hermano, mi propio dolor se despierta y grita en el fondo de mi conciencia (*Del sentimiento...*, cap. 7).

Et la douleur de don Manuel se réveille, quand il voit un malheureux qui a besoin de consolation:

Yo no podría llevar solo la cruz del nacimiento (*O.C.*, II, p. 1136).

b) La première différence qu'il importe de signaler entre *Les Frères Karamazov* et *San Manuel Bueno, mártir* réside en ce que Unamuno a situé l'action en Espagne même, alors que le personnage Ivan Karamazov

situe la légende du Grand Inquisiteur en dehors de la Russie; en Europe donc, dans un pays catholique romain.

De plus, Dostoyevski a connu l'Europe¹, et c'est à tort que Godoy écrit:

Su conocimiento del catolicismo era solamente exterior; que estaba mal informado: que confundía a los católicos con el catolicismo: parece no saber distinguir entre la etiqueta que lleva un individuo y la doctrina (p. 32).

Et si *Les Frères Karamazov*, selon Godoy, constitue "una especie de testamento espiritual" (p. 34), il ne faut pas négliger *l'Idiot* qui, à notre avis, s'avère une oeuvre-clé pour comprendre la démarche du romancier russe. Au moment de la composition de *l'Idiot*, Dostoyevski vit en Europe, et il était davantage préoccupé par la question des deux églises (catholique et orthodoxe) que de la foi comme telle. A cette époque il s'agissait pour lui de s'enraciner davantage dans la réalité culturelle populaire russe et, partant, de la religion orthodoxe. Et de même qu'il devient slavophile, il devient disciple du Christ orthodoxe.

Le prince Mychkine, reprenant la phrase d'un marchand, dira:

Celui qui a renié sa patrie, celui-là a aussi renié son Dieu (*L'Idiot*, 4.^a, cap. 7)².

Et l'auteur partira en guerre contre le catholicisme romain; le prince Mychkine expose sa position:

C'est avant tout une religion qui n'a rien de chrétien (...) à mon avis, le catholicisme romain est pire que l'athéisme (...) il prêche un Christ qu'il a défiguré, calomnié, vilipendé, un Christ contraire à la vérité. Il prêche l'Antéchrist (id. 4.^a, cap. 7).

il ne faut donc pas se surprendre de ce que l'athéisme soit né en Europe:

On s'est joué des sentiments populaires les plus sacrés, les plus purs, les plus naïfs, (...) tout a été troqué contre de l'argent, contre un misérable pouvoir temporel. Et cela n'est-ce pas la doctrine de l'Antéchrist? Comment le catholicisme n'aurait-il pas engendré l'Athéisme? (...) C'est par ses adeptes qu'il a commencé: pouvaient-ils croire en eux mêmes? (id.).

¹ Dostoyevski fit trois voyages en Europe: juin 1862 - octobre 1862; août 1863 - octobre 1863 - août 1867 - juillet 1871.

² Dostoyevski reprendra cette idée dans une lettre à Maikov (Dresde, 9-21 octobre 1870), ainsi que dans le *Journal d'un écrivain*, en 1873 (p. 105).

Et de même que Dostoyevski va recommander à ses compatriotes le retour aux sources de leur pays, de même il voit le salut de L'Europe dans l'orthodoxie russe :

Renover le christianisme grâce à l'idée orthodoxe panslave et à doter l'humanité d'une nouvelle pensée lorsque l'Occident sera pourri; et il pourrira au moment où le Pape aura définitivement déformé le Christ (Lettre à Maikov, 15-27 mai 1867).

Le prince Mychkine formulait la même idée :

Il nous faut réagir, et au plus vite! Il faut que notre Christ, que nous avons gardé et qu'ils n'ont même pas connu respandisse et refoule l'Occident (id.)³.

Et le 8 juin 1880, dans le célèbre discours en hommage à Pouchkine, Dostoyevski résume ainsi sa croyance la plus intime :

Pourquoi ne serait-ce pas nous qui renfermerions le dernier mot du Christ? (*Journal d'un écrivain*, p. 634).

Mais pourquoi cette agressivité à l'égard de Rome? Pourquoi ce mépris? car il existe chez le romancier russe. C'est dans *La légende du Grand Inquisiteur*, que Dostoyevski répond. C'est là qu'il expose ses griefs à l'égard du catholicisme romain. Les trois tentations repoussées par le Christ (Matt. 4, 1-12) l'Eglise catholique romaine les a acceptées. En même temps, Rome corrigeait le Christ. Rome fonde le message du Christ sur le pain terrestre, l'autorité et le miracle :

Nous avons corrigé ton exploit (. .). Et les hommes se sont réjouis qu'on les conduisît comme un troupeau et que leur coeur fût enfin soulagé du terrible fardeau, gage de tant de tourments (*Les Frères Karamazov*, 2.^a, 5, cap. 5).

Et c'est au nom de l'homme que l'Eglise a défiguré le Christ. C'est pour cette raison que l'Inquisiteur apparaît à Ivan comme un martyr. Et aux yeux de Godoy, il en est ainsi. Car afin de rendre les hommes heureux, le Cardinal a accepté de "conduire délibérément les hommes à la mort et les tromper sans cesse, afin qu'ils ne sachent pas où ils vont" (id.). C'est donc par amour pour l'humanité qu'il cache son athéisme. C'est un martyr pour Ivan et M. Godoy. Mais il n'en est rien pour Aliocha.

Pour Aliocha (porte-parole de Dostoyevski) le Cardinal fait partie de cette Eglise qui a choisi le césarisme aux détriments de l'amour du Christ

³ Et le prince est le porte-parole de l'auteur russe. Pour s'en convaincre, nous référons le lecteur à la correspondance contemporaine à la rédaction de ce roman.

c) Ainsi par sa vie héroïque, don Manuel marque la victoire de l'amour. Il s'est détourné de la logique (qui lui recommandait la sincérité) afin d'obéir aux exigences de son "querer ser". C'est le triomphe de la foi. Sa "faute" est née de son amour pour Valverde de Lucerna :

Yo estoy para hacer vivir a las almas de mis feligrases, (...) que vivan en unanimidad de sentido, y con la verdad, con mi verdad, no vivirían (O.C., II, p. 1142).

Peut-on l'accuser de tromper ses paroissiens? Par sa charité, il voulait consoler les hommes d'être nés; et il n'a jamais reculé. Il n'a pas caché ses doutes par respect humain. Dans un tel cas, sa bonté eut été mensonge :

Hay que purificar las intenciones, que los actos ellos saldrán puros (Diario íntimo, O.C., IX, p. 821).

Sa vie, une tragédie? Tragédie admirable! Elle serait effroyable, si elle naissait du mensonge. Au contraire, elle se fonde sur les exigences du "querer ser":

Y por el que hayamos querido ser, no por el que hayamos sido, nos salvaremos o perderemos (Prólogo de *Tres novelas ejemplares*).

Que don Manuel ait connu les doutes, cela revêt-il quelque importance? puisque le "querer ser" demeure pur et intact? Sa charité exprimait parfaitement ce qu'il était sur le plan fondamental que constitue le "querer ser". Alors, pourrions-nous nous soucier de la raison quand don Manuel la refusait comme inutile?

d) Contrairement à don Manuel, le Cardinal a choisi la raison contre le Christ. C'est au nom de la raison qu'il a corrigé l' "exploit du Christ". C'est au nom de la raison qu'il refuse d'accorder une liberté, à ses yeux, trop grande aux hommes. La liberté offerte par le Christ lui a semblé monstrueuse compte tenu de son ampleur et de la nature misérable des hommes. Vraiment ce don dépasse tout bon sens, aussi le Cardinal la refuse-t-il! Soumis à la raison, l'Inquisiteur devient disciple de Satan: son serviteur.

Mais il y a plus encore! Cependant que la bonté de don Manuel provient de son amour pour l'humanité, l'Inquisiteur n'éprouve que mépris pour elle :

- ils déposeront leur liberté à nos pieds.
- race faible, ignoble, viciée.
- êtres débiles, corrompus, mesquins et révoltés.
- la facilité enfantine est leur véritable lot.
- ce n'est pas pour de telles oies que le grand idéaliste a rêvé son harmonie. (*Les Frères Karamazov*, 2.^a, 5, cap. 5).

et de la liberté qu'il était venu offrir aux hommes. Afin de dissiper la soif de Dieu, l'amour de Dieu et la croyance du coeur, afin de tuer "l'inquiétude, le trouble, le tourment", le Cardinal a décidé de combler les hommes, de les mener par l'autorité et la crainte. Pris de panique devant les terribles dons du Christ, le Cardinal a eu pitié de la foule, alors il a choisi Satan, le Tentateur. Celui qui n'était pas parvenu à séduire le Christ. Le Christ voulait pour les hommes, la soif de Dieu, l'amour et la foi simple, le Cardinal refuse ces dons et, *contre* le vrai Christ, présente au monde un Christ qui a cédé aux trois tentations de Satan; réintégrant ainsi le catholicisme romain fondé sur le pouvoir.

L'Inquisiteur n'est donc pas un martyr pour Aliocha. Ni pour Dostoyevski. En optant pour le césarisme, il optait pour l'athéisme. Dans le *Journal d'un écrivain*, Dostoyevski écrivait au sujet du catholicisme :

En proclamant le dogme "que le christianisme sur terre ne peut se maintenir sans les possessions terrestres du Pape" il a de ce fait préconisé un nouveau Christ, qui n'a plus aucune ressemblance avec l'ancien, qui s'est laissé vaincre par la tentation diabolique à propos des royaumes de la terre (p. 310).

C'est ce qui explique la révolte d'Aliocha⁴ quand il entend Ivan déclarer que l'Inquisiteur est un martyr. Aliocha ne peut pas partager l'aveuglement de son frère :

C'est tout simplement l'armée romaine (...) ton inquisiteur martyr n'est qu'une fiction.

Le Cardinal n'est pas un martyr; a-t-il seulement quelque chose en commun avec

La fraternité des hommes (...) la réconciliation des peuples (...) la rénovation même des hommes, selon les vrais principes chrétiens (*Journal d'un écrivain*, p. 342).

Certes Godoy avait raison d'écrire :

Para Ivan Karamazov el Cardenal Gran Inquisidor era un mártir de la fe (p. 36).

mais pour Aliocha? pour Dostoyevski? Ce n'est pas un athée martyr, mais un ennemi personnel du Christ-personne.

⁴ Aliocha est le porte-parole de Dostoyevski. Voir le *Journal d'un écrivain*, pp. 113, 310 et ss., 341-342...

Trouve-t-on pareilles expressions chez don Manuel?

Si le Cardinal parle ainsi c'est qu'il a, depuis longtemps, suivi les enseignements de Satan; c'est de son "maître" qu'il a reçu le cynisme et le mépris avec lesquels il se représente les hommes. C'est parce qu'il ne peut *comprendre* et qu'il refuse de comprendre qu'il les rassemblera et les asservira.

CONCLUSIÓN

Ainsi donc, se croyant athée, don Manuel est en fait un martyr, alors que, se croyant chrétien, le Grand Inquisiteur est en fait un athée. Athée parmi les athées: Ivan Karamazov s'est trompé! Aliocha avait vu juste.

CHARLES-AUGUSTE LAVOIE

Université Laval
Québec - Canada

Libres cités:

- DOSTOYEVSKI: *Les Frères Karamazov*, trad. de R. Hofman, coll. Marabout, (c) 1947.
— *L'Idiot*, trad. A. Mousset, Paris, Gallimard, (c) 1953, Coll. Livre de poche.
— *Journal d'un écrivain*, trad. de J. Chuzeville, Paris, Gallimard, (c) 1951, Coll. Les classiques russes.
— *Correspondance*, trad. D. Arban et N. Gourfinkel, 4 vols., Paris, Calmann-Lévy, 1949-1961.

UNAMUNO: *Obras completas*, Madrid, Escelicer, 1966-1971.